

Usages de drogues et vie professionnelle

Recherche exploratoire

L'usage de psychotropes illicites par des personnes intégrées à un milieu professionnel constitue un champ de recherche très récent en France. Quelques études ont été réalisées à l'étranger. Les pays anglo-saxons, la Suisse et les Pays-Bas ont récemment exploré cette thématique. Les principaux travaux sur l'usage de psychotropes illicites par des personnes intégrées à un milieu professionnel traitent des difficultés méthodologiques d'accessibilité à ces populations dites « cachées », à la construction des échantillons et à leur représentativité.

La recherche réalisée porte sur 41 personnes, âgées de 24 à 49 ans¹, exerçant une activité professionnelle depuis plus d'un an et consommant au moins 10 fois par an des substances illicites autres que le cannabis. L'approche retenue est qualitative, privilégiant le vécu et le discours des personnes. L'angle d'analyse a consisté à explorer l'articulation entre la pratique privée que représente l'usage de substances illicites et l'inscription dans un environnement professionnel. Cette position sous-entend que ces personnes parviennent à gérer l'usage de substances illicites tout en préservant leur statut et leur image sociale, sans avoir recours à des structures ou à des institutions spécialisées et sans s'exposer à des sanctions judiciaires qui accompagnent leur pratique. Comment le font-elles ? Comment concilier le fait d'être considéré à la fois comme quelqu'un qui travaille et assume éventuellement des responsabilités, et comme un élément déviant de la société ?

Il s'agira d'abord d'éclairer les motivations les plus couramment exprimées lors des entretiens, les effets que les usagers recherchent dans la prise de produits psychotropes et certaines des problématiques liées à leur double inscription dans la vie sociale. Puis seront exposées les différentes logiques de consommation par rapport à l'activité professionnelle, avant d'aborder la dimension sociale au sein du milieu professionnel et les stratégies de gestion individuelle de cette situation.

Effets recherchés et sens donnés à la consommation

À travers les témoignages recueillis se profilent plusieurs types d'effets recherchés par les usagers qui travaillent, ainsi que des problématiques inhérentes à leur position particulière. Ces effets ne sont bien sûr pas exclusifs les uns des autres mais occupent une place variable selon les individus, les phases de consommation et les situations qu'ils traversent. De plus, il est rare qu'un produit soit utilisé dans le but exclusif de se soigner, de faire la fête en étant sociable ou encore d'augmenter ses capacités de travail.

La « décompression ». De nombreux usagers parlent de leur consommation comme d'une pratique/technique de détente, d'apaisement des tensions psychologiques qu'ils ressentent. Pour certains, le recours aux produits intervient dans la gestion d'un excès d'énergie ressenti comme troublant et éventuellement nuisible, d'une pression trop lourde par moments ou simplement pour « souffler » après une journée de travail. Cet usage peut être assimilé à celui d'une grande part de la population active qui a recours à une consommation modérée d'alcool. Pour d'autres, cet aspect de la prise de psychotropes répond à un besoin de faire face à des difficultés sociales et/ou psychologiques, initiative assimilable à une véritable tentative d'autogestion de la santé mentale. Ce choix découle en partie de la volonté de « s'en sortir seul », de la connotation parfois négative du travail sur soi dans un cadre formel mais aussi d'une certaine méfiance à l'égard du corps médical et des prescriptions de médicaments. Ces deux types d'usage sont communément définis par les usagers comme une consommation de confort et un usage thérapeutique. Si elles s'avèrent pratiques pour situer une certaine fonction des produits, on comprend bien l'ambiguïté de ces deux expressions et la difficulté qu'elles soulèvent, à savoir : à quel moment, à partir de quels critères peut-on parler de confort ou de thérapie ?

« Siffler en travaillant ». On peut globalement repérer deux tendances (avec toutes les nuances qu'elles impliquent, notamment l'évolution

1. La moyenne d'âge est de 35 ans.

des pratiques au cours de la vie), soit lorsque les prises de produits sont réservées au temps libre et privé, dissociées de l'univers professionnel ; soit lorsque les prises de produits interviennent dans le cadre du travail, comme un support, un outil.

Dans le premier cas, la prise de produit n'intervient jamais (ou très exceptionnellement) pendant le temps de travail, mais fréquemment juste après une journée² ou une semaine de travail³.

Dans le deuxième cas, la sensation euphorique, qui doit rester subtile et relativement intériorisée, est plus particulièrement recherchée. Il s'agit de se faire plaisir en travaillant, de trouver le moyen de s'enthousiasmer malgré tout et parce que c'est nécessaire, quitte à se leurrer volontairement en modifiant son état de conscience et en jouant sur les effets de distanciation, de changements dans la perception du temps, sur les effets apaisants et/ou stimulants des produits. Pour la majorité des personnes rencontrées qui consomment dans le cadre de leur travail, la prise de psychotropes permet de « mieux supporter le travail », de « mieux supporter les autres », de « tromper l'ennui », de « ne pas voir les heures passer ». Il s'agit de troubler volontairement ses perceptions pour travailler non pas forcément mieux mais plus, en étouffant une nervosité, une irritabilité qui peuvent considérablement affecter les relations professionnelles. En définitive, le recours aux substances intervient souvent pour lutter contre la fatigue, l'ennui, la mauvaise humeur et la démotivation, qui sont les pires ennemis du travail.

« **Vivre doublement** ». Consommer des psychotropes illicites, c'est s'exposer à une sanction sociale, officielle ou diffuse. Pour l'éviter, l'usager est pratiquement toujours contraint de tenir secrète sa pratique hors du cercle des intimes, d'utiliser des produits à l'abri des regards. Vivre avec un secret, mener une double vie, peut procurer la sensation de vivre plus intensément, de posséder quelque chose que les autres n'ont pas. À la fonction symbolique et sociale du secret s'ajoute une dimension pragmatique, concrète, directement liée aux effets recherchés lors des prises de produits : les utiliser c'est être intégré à un réseau d'usagers qui offre d'abord la possibilité de se procurer les produits. Ce cadre de consommation permet aussi, c'est important, de construire une existence sociale en dehors du cadre professionnel. Enfin et surtout, les produits interviennent à nouveau comme des dopants, qui permettent de disposer d'un surplus d'énergie sans lequel il est parfois impossible d'assumer les heures de travail, le temps de repos et le temps pour soi. Accorder du temps à sa vie extra-professionnelle est souvent perçu par l'employeur comme un signe de bonne santé sociale et d'équilibre personnel.

Le travail sous influence

Trois logiques de consommation, en fonction des habitudes de consommation sur le lieu de travail ont été identifiées.

La consommation a lieu exclusivement dans un cadre privé

Pour ces personnes, l'usage s'inscrit dans un contexte festif, collectif, et/ou solitaire. Même si pratiquement toutes, au cours de leur carrière, ont connu un ou plusieurs épisodes de consommation au travail, ces expériences restent de l'ordre de l'exceptionnel, de l'anecdotique et aucune d'elles ne tient à les réitérer. Ce groupe concerne 12 personnes soit 7 hommes sur 34 et 5 femmes sur 7. Même si les femmes sont sous-représentées dans notre échantillon, il est intéressant de noter que

5 d'entre elles ne consomment jamais sur leur lieu de travail et qu'enfin 2 d'entre elles se l'autorisent très rarement et cherchent en tout cas absolument à éviter cette situation.

La consommation a lieu occasionnellement sur le lieu de travail

La consommation peut se dérouler sur le lieu de travail mais est évitée. Huit personnes (dont 2 femmes) s'autorisent de temps à autre à consommer sur leur lieu de travail. Ces épisodes ponctuels sont le plus souvent contrôlés, les quantités absorbées réduites et les temps de prise choisis de façon à ce que la modification de la conscience ait le moins de conséquences possibles sur le travail. L'usage de psychotropes a lieu tout de même souvent lorsque le moment le permet (fin de semaine, période de calme dans l'activité), mais aussi « quand il en reste » après un week-end.

L'usager ne provoque pas l'occasion mais n'hésite pas à la saisir. Quatre hommes ont connu des épisodes de consommation sur le lieu de travail, presque toujours dans le cadre d'une consommation de groupe, pendant des périodes de 1 à 3 mois de manière intensive pour trois d'entre eux et de manière plus modérée mais sur une période d'un an pour l'un d'entre eux. Ces épisodes sont récurrents dans leurs trajectoires, semblent leur laisser de « bons souvenirs » même s'il est peu souhaitable à leurs yeux de fonctionner sur ce mode pendant trop longtemps. Ils donnent l'impression de saisir l'occasion avec plaisir, « d'en profiter » tout en ne craignant pas de potentiels débordements ou pertes de contrôle. On peut également souligner que le produit qui accompagne la très grande majorité des expériences qu'ils évoquent se trouve être la cocaïne.

La consommation est ou a été régulière, tant dans la vie privée que dans le cadre professionnel

Les usagers consomment actuellement au travail comme ailleurs. Cette situation est vécue par 7 personnes dont 2 sont dépendants de l'héroïne et dont 1 consomme presque quotidiennement de la MDMA en poudre et des ecstasy. Pour 4 d'entre elles, cette consommation est liée à des périodes de travail intensif (pouvant exiger une présence active pendant près de 24 heures d'affilée) et à la fréquentation des milieux de la nuit (production événementielle, régie d'une salle de concerts...). Deux d'entre eux évoquent le rôle de l'entreprise et de leurs collègues comme une aide importante dans la gestion de leur consommation qu'ils reconnaissent être parfois difficile.

Usagers ayant connu des périodes de consommation quotidienne et régulière dans le cadre du travail pendant plus d'un an. Neuf hommes sont passés par la phase précédemment décrite avant de ralentir leur consommation et de la limiter essentiellement à un cadre privé, suite à une perte d'emploi pour un d'entre eux et à une sortie de dépendance à l'héroïne pour les trois autres. Pour les 5 autres l'arrêt de ce type de consommation s'est effectué sans contrainte extérieure.

La tendance générale consiste donc à séparer nettement les temps de travail des temps de consommation de produits psychoactifs, pour plusieurs raisons dont celles-ci :

- La réalisation des tâches professionnelles apparaît incompatible avec les effets engendrés par les produits psychotropes (activités requérant de la concentration et de la précision notamment ou impliquant une responsabilité importante) ;

2. Le cannabis par exemple, est très couramment utilisé dans le but de « décompresser » après le travail.

3. Les « autres substances », dont les effets sont plus longs et plus intenses, sont majoritairement consommées le week-end et pendant les vacances.

- Le plaisir lié à l'activité professionnelle suffit en lui-même (activités favorisant l'expression personnelle notamment) ou encore l'activité est suffisamment gratifiante pour que l'utilisateur s'y consacre pleinement ;
- Les fonctions et/ou le rang au sein de l'environnement professionnel imposent un effort de présentation (dans le cadre du contact clientèle ou de l'encadrement d'une équipe par exemple) ;
- Quelles que soient les conditions, l'utilisateur n'envisage pas de consommer sur son lieu de travail parce que son cadre de référence ou son système de valeurs ne l'y autorisent pas.

Dimension sociale de l'usage de drogues au sein du milieu professionnel

Dans les lieux de travail où la moyenne d'âge est relativement basse (de 25 à 35 ans), l'usage de cannabis est d'une manière générale globalement décrit comme courant, intégré, tandis qu'il est parfois toléré dans d'autres types de structures plus conventionnelles. L'usage d'autres substances reste partout nettement plus confiné. Enfin, selon les produits et l'image qu'ils véhiculent socialement, l'usage est avoué (c'est le cas pour le cannabis) ou absolument caché (c'est le cas pour l'héroïne, produit pour lequel aucune consommation de groupe dans le cadre du travail n'a été relatée). La clientèle et les personnes extérieures à la structure sont systématiquement et sans exception tenues à l'écart de ces pratiques, même s'il s'avère que certains consomment également des produits interdits. La consommation de psychotropes est pratiquement toujours cachée aux supérieurs hiérarchiques. Il arrive cependant que le degré de proximité entre les employés et les dirigeants soit important⁴. Dans ce cas, la pratique peut alors être avouée, voire concrètement partagée. Inversement, lorsque l'utilisateur occupe un poste à responsabilités, qu'il encadre ou supervise une équipe dans une structure où l'usage n'est pas toléré, il est extrêmement périlleux pour lui d'avouer sa pratique ou de se laisser surprendre. D'une part, il prend le risque d'être dénoncé, de perdre un emploi avantageux et éventuellement de briser sa carrière ; d'autre part, du fait de sa fonction, il est tenu de « montrer l'exemple » et ne peut s'autoriser à cautionner les infractions à la loi et aux règles en vigueur dans l'entreprise.

Cannabis et cocaïne, les produits de l'intégration

Deux substances apparaissent comme les plus couramment utilisées par les usagers qui travaillent : le cannabis pour se détendre et la cocaïne pour tenir éveillé mais surtout pour maintenir une bonne image de soi aux yeux des autres.

Le cannabis. Les usagers exclusifs de cannabis ne sont pas représentés ici. Au moment de l'entretien, 28 personnes en consomment quotidiennement (de manière plus ou moins intensive⁵), dont 7 évoquent d'elles-mêmes et avec insistance un usage « thérapeutique » de cette substance. Six fument régulièrement du cannabis, de manière hebdomadaire ou mensuelle. Six n'en fument jamais ou très exceptionnellement : pour 3 d'entre elles, le cannabis semble agir comme un anxiogène, les projetant à chaque prise dans un état que les interviewés qualifient de « parano », angoissant. Certains se plaignent aussi des effets démotivants du cannabis et paraissent peu sensibles à d'autres effets réputés positifs, agréables.

Sept personnes qualifient leur usage de « thérapeutique ». Certains parlent même de « dépendance ». L'usage intensif de cannabis sur une longue durée est souvent décrit comme un moindre mal par les usagers qui répondent en fumant des joints à un besoin, plus ou moins facile à réguler, de s'extraire du monde en modifiant leur état de conscience. Ces usagers pensent qu'en l'absence de cannabis, ce besoin trouverait vraisemblablement une satisfaction dans la consommation d'autres produits dont la gestion s'avère plus compliquée (alcool, héroïne).

La cocaïne. Toutes les personnes rencontrées y ont goûté. Quatorze ont connu des périodes de consommation soutenue de cocaïne⁶ qui ont duré de 2 à 3 mois pour 7 d'entre elles et de 2 à 3 ans pour 7 autres. Au moment de l'entretien, 11 personnes en usent régulièrement à une fréquence plus ou moins hebdomadaire, 2 ont décidé « de faire une pause » après une longue période d'usage régulier, 23 personnes en consomment occasionnellement⁷ et enfin 5 personnes n'en consomment plus.

La légende de la performance. D'après ces témoignages, la cocaïne n'est réellement « efficace » que dans certains types d'activités : travaux physiques et logistiques, parfois créatifs (mais ce point est nuancé par un artiste plasticien). Une majorité d'usagers explique que plus qu'une réelle augmentation des capacités, il s'agit de l'illusion d'être efficace ou plus efficace qu'à l'habitude. Les discours de type « j'avais l'impression de travailler mieux ou plus » sont récurrents. La cocaïne apparaît comme la drogue de la performance dans l'imaginaire des usagers et des non-usagers, alors qu'elle semble plutôt correspondre dans la réalité à la drogue de l'image de la performance. Pour beaucoup, l'usage de cocaïne vise à tenir éveillé mais aussi à améliorer son image plus qu'à augmenter ses capacités cérébrales ou physiques. Les effets de la cocaïne sont non seulement peu repérables par des personnes extérieures, ils sont aussi trompeurs, dans le sens positif du terme. La plupart des personnes rencontrées parlent d'un produit qui « remet en état », qui permet « d'avoir l'air frais », « clair », « éveillé ». Son utilisation est particulièrement appréciée les lendemains de nuits blanches, l'un des usagers emploie même le terme de « cleaner ». Autrement dit, l'utilisateur de cocaïne peut apparaître souvent comme un être vif d'esprit, énergique et en bonne santé.

Stratégies de gestion les plus couramment rencontrées

Les personnes interrogées semblent avoir développé une bonne connaissance des produits, d'elles-mêmes et de leurs réactions. Elles prennent en compte dans leurs choix de consommation (en termes de fréquence, de temporalité et de nature des produits) leur sensibilité individuelle⁸ et leur expérience dans le domaine des états modifiés de conscience permet à la plupart de se maintenir, de conserver un équilibre nécessaire à la vie intérieure comme à la vie en société. Bien sûr, certains usagers gèrent mieux que d'autres cette situation.

4. En termes d'âge, d'affinités personnelles, de centres d'intérêt, d'activités extra-professionnelles, etc.

5. De 2 joints le soir en rentrant du travail en semaine, à 10 par jour, y compris au travail.

6. Allant de hebdomadaire-mensuelle à quotidienne.

7. À une fréquence située entre annuelle et mensuelle.

8. Problématique souvent absente chez les adolescents et dans le cadre des émulations collectives rencontrées en milieu festif.

Il faut également souligner que les trajectoires individuelles de consommation sont constituées de cycles, de périodes pendant lesquelles l'intensité et la régularité des prises, tout comme les contextes et parfois les types de produits peuvent varier. Plusieurs stratégies de gestion sont décrites dans les entretiens. Les plus courantes concernent la maîtrise de la relation au(x) produit(s), l'aménagement de périodes de repos et l'attention portée au corps et à la présentation.

Conclusion

Une tendance générale consiste à dissocier les temps de consommation et les temps de travail. Le risque légal et la crainte de la stigmatisation font que sur tous les lieux de travail la consommation affichée reste mal perçue et toujours cachée aux personnes de l'extérieur. On remarque également que c'est la non-maîtrise de la relation au(x) produit(s) qui se trouve sanctionnée avant toute chose, dès lors que le comportement addictif est perçu par les autres. En effet, il arrive qu'un usage régulier de produits comme la cocaïne ou l'héroïne, s'il est tenu secret, puisse paradoxalement contribuer au maintien d'une apparente normalité.

Ces témoignages n'apportent pas d'éléments pour estimer la prévalence de la consommation de psychotropes illicites dans un cadre professionnel, mais les enquêtes sur ces usages en population générale laissent tout de même penser que cette situation ne concerne qu'une faible part de la population active⁹. Les psychotropes licites sont en revanche parmi les substances les plus couramment consommées dans ce contexte.

Les quelques éléments dont nous disposons concernant les différences de comportements vis-à-vis des psychotropes licites et illicites montrent l'importance des relations symboliques qu'entretient l'usager avec les produits. Ainsi, ceux dont les effets peuvent être proches n'auront pas le même attrait ni les mêmes conséquences selon qu'ils sont considérés comme des « médicaments » ou des « drogues ».

Astrid Fontaine ■

► Repères méthodologiques

Cette recherche exploratoire et qualitative a été conduite dans le cadre du dispositif TREND de l'OFDT. Elle est basée sur 41 entretiens semi-directifs réalisés en 2001 intégralement retranscrits. Son objectif était de dégager des pistes de recherche sur un sujet méconnu, à savoir la consommation par des personnes ayant une activité professionnelle. Les critères d'inclusion étaient larges : « Travailler depuis plus d'un an et consommer au moins 10 fois par an des substances illicites autres que le cannabis. » La majorité des personnes a été rencontrée dans des lieux publics ou a été présentée aux

9. Entre 15 et 75 ans, seulement 1 à 2 % des gens déclarent avoir consommé des produits illicites (LSD, amphétamines, cocaïne, ecstasy, héroïne) au moins une fois au cours de leur vie. Beck (F.), Legleye (S.), Peretti-Watel (P.), « Drogues illicites : pratiques et attitudes », in Guilbert (P.), Baudier (F.), Gautier (A.) (dir), *Baromètre Santé 2000*, éd. CFES, 4^e trimestre 2001, p. 237-274

enquêteurs par un de leur proche, usager ou non. Le travail d'« anonymisation » et de relecture a été effectué sous la direction des interviewés ou en accord avec eux.

Plusieurs facteurs sont à prendre en compte dans la façon dont a été construit l'échantillon : les critères d'inclusion précités, établis à partir des rares publications existantes sur le sujet ; le mode de contact avec les personnes (plusieurs enquêteurs dispersés géographiquement ont permis de rencontrer des personnes issues de réseaux tout à fait différents) ; et enfin les besoins du commanditaire. Initialement, deux catégories professionnelles avaient été imposées, le « milieu du spectacle » et le « milieu informatique ». Il a rapidement été jugé nécessaire d'élargir l'échantillon à des personnes exerçant une activité dans d'autres champs professionnels. La lecture des entretiens incite plutôt à observer des similitudes en termes de gestion des consommations par rapport au rythme et aux conditions de travail plutôt que sous l'angle des catégories professionnelles.

► Références bibliographiques

CAÏATA (M.), (Fribourg), « Le consommateur intégré : entre adaptation à la réalité et production de la réalité », in FAUGERON (C.) et KOKOREFF (M.), (dir), *Société avec drogues. Enjeux et limites*, éd. Erès, coll. Trajets, février 2002, p. 63 à 77.

COHEN (P.), SAS (A.), « Usages de cocaïne chez les consommateurs intégrés à Amsterdam », in EHRENBERG (A.), *Vivre avec les drogues. Régulations, politiques, marchés, usages*, Paris, Centre d'études transdisciplinaires (CETSAH), éditions du Seuil, 1996.

FAUGERON (C.) et KOKOREFF (M.), (dir), *Société avec drogues. Enjeux et limites*, éd. Erès, coll. Trajets, février 2002.

FITZGERALD (J.L.), « Hidden populations and the gaze power », *Journal of the Drug Issues*, 26 (1), 005-021, 1996.

KUEBLER (D.) et HAUSSER (D.), *Consommation d'héroïne et/ou de cocaïne. Enquête exploratoire auprès d'une population cachée*, Lausanne, IREC-DA/EPFL, 1995.

*Vous pouvez consulter cette publication sur Internet (<http://www.drogues.gouv.fr>, rubrique : « Pour en savoir plus/synthèses et dossiers thématiques »)
An english version of this publication will be available soon on Web at this URL : <http://www.drogues.gouv.uk/index.html> (professional knowledgespecific themes)*

Tendances

Directeur de la publication : Jean-Michel Costes ■ Comité de rédaction : Claude Faugeron, Claude Got, Roger Henrion, Monique Kaminski, Pierre Kopp, France Lert, Thomas Rouault, Marc Valleur ■ Rédaction : Julie-Émilie Adès, François Beck, Pierre-Yves Bello, Hassan Berber, Agnès Cadet-Taïrou, Thierry Delprat, Cristina Diaz-Gomez, Michel Gandilhon, Isabelle Giraudon, Stéphane Legleye, Dominique Lopez, Hélène Martineau, Alexandra Morotte, Carine Mutatayi, Ivana Obradovic, Christophe Palle, Stanislas Spilka, Abdalla Toufik, Laure Vaissade ■ Secrétariat de rédaction : Hassan Berber ■ Maquettiste : Frédérique Millon ■ Documentation : Anne de l'Épervier et Laurence Callard ■ Impression : Imprimerie Pairault-Cassegrain – 18 rue Blaise Pascal – BP 74 -79003 Niort ■ ISSN 12956910 ■ Dépôt légal à parution ■

